

l'essor

La cause de la paix La pratique de la solidarité Le respect de la vie L'ouverture à la créativité

n°2 - avril 2013 - paraît 6 fois par année

www.journal-lessor.ch

Forum de ce numéro (pages 2 à 14)

Les médias: info ou intox?

Editorial

Le Bon, la Brute et le Truand

En pensant à l'actualité de ces dernières semaines, le titre d'un film de Sergio Leone me revient à l'esprit: *Le Bon, la Brute et le Truand*.

Le bon, c'est Stéphane Hessel qui vient de s'en aller discrètement à 95 ans. Durant toute sa vie, il a inlassablement lutté pour la cause de la paix, contribuant notamment à la rédaction de la Déclaration universelle des droits de l'homme. Sur le tard, il a écrit un manifeste, petit par sa taille mais immense par son tirage et son message, intitulé *Indignez-vous!* En une vingtaine de pages, il a su réveiller nos consciences et nous montrer que nous devons nous battre contre la dictature et l'injustice. Les révolutions arabes (qui ont malheureusement été récupérées et dénaturées

par les mouvements islamistes intégristes) ont d'ailleurs repris plusieurs slogans de lui.

La brute, c'est Giuliano Bignasca (paix à ses cendres!) fondateur et président à vie (!) de la Lega tessinoise. Pendant toute son activité, il a vilipendé les politiciens des autres partis, faisant des amalgames douteux et s'appuyant à la fois sur la démagogie et la xénophobie. Il n'a cessé de flatter les plus bas instincts de l'être humain et s'est toujours conduit grossièrement, aussi bien dans son canton du Tessin qu'à Berne où il a siégé en tant que conseiller national.

Le truand, c'est Silvio Berlusconi. Dans le journal *Marianne*, Elie Barnavi parle de lui en soulignant que c'est un repris de justice. Cela ne l'a pas empêché de récolter près de 30% des voix lors des récentes élections italiennes. Ce qui est tout aussi grave, c'est d'entendre un Italien de Genève, interrogé par la télévision, dire: «*Je vote pour Berlusconi car c'est le moins pire!*» De quoi dégoûter tous les politiciens honnêtes (et ils sont nombreux) qui s'engagent sans arrière-pensées au service de la collectivité. Mais écoutons encore Barnavi: «*En démocratie, on a toujours le gouvernement qu'on mérite.*»

Les journaux suisses ont beaucoup parlé de Giuliano Bignasca et de Silvio Berlusconi. Ils n'ont en revanche consacré que quelques lignes à Stéphane Hessel. Conclusion: il vaut mieux être une crapule qu'un honnête homme pour avoir une bonne place dans les médias.

Rémy Cosandey

Un peu de feu avec la pluie

(extrait d'un poème de Serge Heughebaert)

Un lampadaire
Fait ce qu'il peut
Pour éclairer la nuit
Il y a dans l'air un peu de feu
Qui brille avec la pluie

Ceux-là s'embrassent
Et quand leur lèvres
Leur donnent la fièvre
La nuit s'enfuit
Un frôlement timide
Des tremblements humides
Le ciel luit

Des articles variés et de grande qualité

La qualité et la diversité des contributions de ce numéro nous évitent de faire une introduction. Cependant, à la demande de plusieurs de nos lecteurs, nous présentons bien volontiers les personnes qui ont enrichi ce forum. Par ordre chronologie, il s'agit de:

Georges Tafelmacher, artisan, essayiste, anarchiste de quartier, Pully
Claude Torracinta, journaliste, ancien directeur de l'information de la Télévision suisse romande, Bernex
Pierre Lehmann*, physicien, Chernex
Hafid Ouairi, directeur de la Fondation pour l'Entre-Connaissance, Genève
Aurore Girardet, étudiante en lettres, Préverenges
Philippe Chopard, journaliste indépendant, Dombresson
François Iselin*, architecte, ancien professeur à l'EPFL, Epalinges
Serge Heughebaert*, écrivain, Mont-sur-Rolle
Mousse Boulanger*, écrivaine, Mézières
Emilie Salamin-Amar*, écrivaine, Echichens
Rémy Cosandey*, fonctionnaire cantonal retraité, président neuchâtelois de l'AVIVO, La Chaux-de-Fonds
Edith Samba*, laborante, Chézard-Saint-Martin
Jacques Donzel, journaliste, ancien chef des programmes de la Radio suisse romande, Epalinges
Mireille Grosjean, présidente de l'Association suisse d'esperanto, Les Brenets

Il convient de citer aussi les autres personnes qui ont contribué à la rédaction ou à l'administration de ce numéro:

Colette Hein Vinard, Montezillon (lettre de lecteur)
Théo Buss, théologien, journaliste et député, La Chaux-de-Fonds (notes de lecture)
Pierrette Iselin, Epalinges (lettre de lecteur)
Yvette Humbert Fink*, institutrice retraitée, Yverdon-les-Bains (bonnes nouvelles)
Susanne Gerber*, institutrice retraitée, La Chaux-de-Fonds
Henri Jaccottet*, médecin retraité, Lausanne
Mario Belisle*, informaticien, La Chaux-de-Fonds

* Membres du comité rédactionnel de *l'essor*.

Comme d'habitude, les citations ont été choisies par le rédacteur, Rémy Cosandey, qui a également assuré la mise en page. Les corrections ont été effectuées par Fritz Tüller, ancien administrateur de *l'essor*, de Frieswil.

Amis lecteurs, faites connaître ce numéro à vos amis, connaissances et voisins. L'avenir de *l'essor* dépend de vous.
Comité rédactionnel de *l'essor*

Médias: ni info, ni intox mais formatage!

D'informatifs, les médias sont devenus normatifs puis formatifs. Censés nous informer, les médias ont fini par nous formater aux exigences des besoins de l'industrie et de l'économie et ont réussi à instiller en nous les fondements de la société de consommation rendue incontournable. Pour preuve, il n'y a qu'à faire le décompte des mots-clés principaux utilisés lors des reportages ou dans les commentaires de presse et nous pouvons constater qu'en moins de cinq minutes d'écoute ou de lecture, nous pouvons dénombrer une forte quantité de mots signifiants tels que: «compétitivité, plus-value ajoutée, bénéfique, profits, LE marché, les bourses, les besoins de l'industrie, les consommateurs que nous sommes, etc.», qui tous nous renvoient à l'idéologie actuelle, soit celle qui définit cette société de consommation basée sur les marchés libéralisés et la production industrielle où la poursuite du coût le plus bas pour faire le plus de bénéfice est la règle.

Beaucoup de ces articles et reportages ne sont en fait que des «publi-reportages» et visent à placer des produits et,

en créant une mode dominante et des compulsions d'achat, cherchent à inciter les gens, réduits à l'état de consommateurs, à les acheter.

En fait, les médias servent surtout à former les mentalités et à s'assurer que les gens se mettent au diapason du mouvement de consommation censée faire marcher l'économie et rapporter des milliards de bénéfices aux actionnaires et aux capitaines d'industrie. Le choix des articles se fait donc selon quelle promotion on veut donner à quel objet de consommation. Si la tendance est à la montre, il y aura des reportages sur tout ce qui tourne autour de la montre et c'est la même chose pour les voitures, les parfums, les barres chocolatées ou n'importe quel autre objet ou produit susceptible de rapporter gros.

On pourrait déduire de ce qui précède qu'il y aurait une espèce de nomenclature occulte qui «contrôlerait» les médias et qui orienterait leurs contenus mais en fait, nous sommes tous complices de cet état de fait par notre participation à ces jeux médiatiques, par

notre réceptivité à ces injonctions et notre volonté d'être «dans le vent», par notre incapacité de voir où ces médias veulent en arriver et notre propension de nous jeter sur tout ce qu'ils disent sans aucun esprit de discernement, ni même l'envie de questionner sévèrement leurs motivations et intentions.

Notre complaisance vis-à-vis des médias leur donne un crédit qui leur permet d'aller jusqu'au bout de cette logique de vente, ce qui renforce leurs tentatives d'influence qui nous modèlent selon leurs critères. Tant qu'il n'y aura pas une objection populaire contre cette logique, il n'y aura aucune raison pour que les médias cessent cette manipulation et reviennent à des vrais reportages montrant la réalité du monde et les conséquences de la mentalité économique sur nous et sur la société en général comme le font quelques rares titres exemplaires tels que *Le Courrier de Genève* ou *Le Monde Diplomatique* de Paris.

Georges Tafelmacher

<http://www.tafel.levillage.org>

Une dérive inquiétante

Avec Internet nous sommes soumis à un maelström médiatique, submergés d'informations de toutes sortes qui nous sont livrées sans aucune hiérarchie des valeurs. Ce n'est pas le manque d'informations qui pose problème mais de trier dans ce déluge quotidien. C'est le règne des blogs où chacun se prétend journaliste, le temps des à peu près, des rumeurs et d'une information livrée à tous vents, le plus souvent sans aucun contrôle de son sérieux. A l'heure de la révolution numérique, une nouvelle chasse l'autre et cette surabondance a paradoxalement pour effet d'imposer un ordre du jour des événements, les médias s'influencent les uns les autres.

Soumise à une baisse des recettes publicitaires et à la concurrence des nouveaux médias – journaux gratuits, Internet et réseaux sociaux – la presse suisse traverse une crise sérieuse. D'autant que jamais sa crédibilité n'a suscité autant de critiques.

Selon une étude de l'Université de Zurich, sa qualité a sensiblement diminué ces dernières années en faveur de ce que les chercheurs appellent une boulevardisation de l'information, les médias privilégiant les faits divers et la personnalisation des événements. Quelles sont les mutations qui peuvent expliquer, sinon excuser, des dérives qui contaminent une partie de la presse?

La plus importante est la contrainte du temps. Grâce aux techniques modernes de transmission de l'information, la presse vit au rythme de l'instantanéité. Internet, Google, Wikipedia, la numérisation des données et la transmission des reportages par satellite, ont profondément modifié le métier de journaliste qui doit aussi bien travailler pour la rédaction papier de son média que pour son site web. Certes, les journalistes ont toujours été confrontés à la notion d'urgence. Mais cette pression de la vitesse rend de plus en plus difficile le contrôle de la véracité de l'information et le respect des règles professionnelles. D'où des dérapages.

La concurrence entre médias et la course à l'audience ou au tirage, poussent les rédactions à diffuser une information le plus rapidement possible sans toujours la vérifier et à privilégier un type de sujets et de personnalités dont elles estiment qu'ils répondent aux attentes de leurs lecteurs. C'est le temps de l'infodivertissement. L'émotion l'emporte sur la réflexion, le fait divers sur l'enquête de fond et l'analyse, le secondaire sur l'essentiel.

L'ère du numérique a créé un nouveau monde qui bouleverse l'ensemble de l'industrie médiatique, son économie comme ses usages.

Serge July, *Libération*

Cette concurrence pousse aussi à une mise en spectacle de l'information, à des titres accrocheurs et des affichettes qui déforment le sens d'un article et favorisent la surenchère pour retenir l'attention des lecteurs. Sous l'influence des journaux gratuits, on privilégie des textes courts et des sujets futiles. Il faut être visuel pour conquérir les jeunes nés avec la télévision et peu attirés par la presse écrite. La politique, internationale et nationale, est la première victime de cette évolution au profit des faits divers, du sport et des vedettes du moment. Il s'agit de répondre aux goûts supposés du public et d'attirer les annonceurs.

Troisième contrainte: la situation économique des médias. Un journal, une radio ou une télévision, (même de service public) sont des entreprises avec leurs exigences économiques, leur volonté d'accroître leur part de marché, leurs recettes et leurs ressources publicitaires, c'est-à-dire de vendre leur produit sur un marché de plus en plus concurrentiel. En devenant une industrie, la presse – qui est une économie fragile comme on le constate actuellement – est soumise aux mêmes lois de rentabili-

té que n'importe quelle autre entreprise. D'où une imbrication de plus en plus forte entre média et publicité. Il suffit d'un ralentissement économique et d'une réduction de cette publicité pour que des journaux soient confrontés à de sérieuses difficultés. Ce qui peut se traduire par l'abandon de certaines rubriques, des formes subtiles d'influence, sinon de pressions, sur les rédactions.

Autre contrainte, la manipulation des journalistes par ceux qui les informent, par une présentation déformée de la réalité ou le refus de répondre aux questions. Les politiques et les chefs d'entreprise ont mis en place des stratégies de communication favorables à leurs intérêts. Les journalistes ont d'autant plus de mal à s'opposer à ce qui s'apparente à une forme de propagande que, pressés par le temps, ils renoncent souvent à contrôler la véracité du communiqué de presse qu'ils reçoivent. Il suffit d'un journaliste moins rigoureux ou connaissant mal le sujet dont il est question pour qu'une information biaisée soit publiée sans vérification, sans autre point de vue

On le voit, le constat est sombre, même s'il est fort différent selon les rédactions. *Le Temps* n'est pas *Le Matin* et l'opprobre ne doit pas être jeté sur tous les médias. Mais cette dérive est bien réelle et met en cause le droit des lecteurs à une information de qualité, à la véracité des faits et au décryptage des enjeux de notre temps. Il est de la responsabilité des journalistes de refuser une évolution qui nourrit la défiance des lecteurs et favorise le populisme. Ils doivent réaffirmer la nécessité d'une presse de qualité, libre à l'égard de tous les pouvoirs. C'est une exigence démocratique.

Claude Torracinta

Les médias et le pouvoir

Médias: info ou intox? Très certainement les deux, simplement du fait que la plupart des médias sont dépendants d'un financement qui peut venir de l'Etat, de la publicité, d'un parti politique ou d'une entreprise. Ces médias sont alors sujets à des pressions. Il y a quelques années, le quotidien socialiste zürichois *Tagesanzeiger* s'était vu retirer la publicité des importateurs de voitures parce qu'un article avait déplu à ces derniers. Et il y a sûrement eu d'autres cas similaires.

Les journaux ne peuvent pas être vraiment indépendants s'ils sont tributaires de la publicité. Et les journaux qui n'en ont pas sont rares. Il y a bien sûr *l'essor*, mais aussi l'hebdomadaire français à grand tirage *Le Canard Enchaîné*. Cependant, la plupart des journaux à fort tirage vivent au moins en partie de la publicité, l'argument étant qu'ils ont besoin de fonds pour payer leurs journalistes. Les journalistes du *Canard Enchaîné* sont pourtant payés correctement. Ils ne se privent pas de critiquer le pouvoir, qu'il soit de gauche ou de droite, ce qui ne les empêche pas de reconnaître la valeur d'un homme d'Etat quand il y a lieu. Je me souviens que la mort de Pierre Mendès-France leur avait fait de la peine.

On veut s'informer vite, au lieu d'informer bien. La vérité n'y gagne pas. [...] Une chose au moins est évidente, l'information telle qu'elle est fournie aujourd'hui aux journaux, et telle que ceux-ci l'utilisent, ne peut se passer d'un commentaire critique.

Albert Camus

Même en démocratie le pouvoir a besoin de relais pour s'imposer, d'où son intérêt pour les médias. Banques et entreprises sont aussi bien présentes dans les bulletins d'information de la radio ou de la télévision. On nous annonce régulièrement les bénéfices ou les pertes de telle ou telle compagnie, comme

si cela pouvait avoir une importance pour le commun des mortels. Cela montre que ces médias ont intériorisé le mythe de la prospérité par l'expansion économique. Le message à faire passer est «si la finance va, tout va», un peu comme cet autre dicton stupide «si le bâtiment va, tout va» qu'on entend heureusement un peu moins aujourd'hui.

Il est aussi vain de reprocher aux spécialistes de l'information leur démagogie, leur autocensure, leur veulerie, leur avilissement et leur insolente complaisance aux aboiements du maître, que de prêcher l'honnêteté à un homme d'affaires.

Raoul Vaneigem

La liaison entre pouvoir et médias a été particulièrement bien illustrée en Italie. M. Berlusconi a commencé par acheter une partie importante des médias pour ensuite se faire élire sans difficulté chef du gouvernement. M. Berlusconi n'impressionne pourtant pas par la sagesse de ses propos, mais il représente «la réussite», laquelle implique aujourd'hui d'avoir fait fortune, peu importe par quel moyen. L'électeur qui vote Berlusconi s'imagine probablement qu'en élisant quelqu'un qui a su s'enrichir, il va en quelque sorte pouvoir en profiter aussi, ce qui est évidemment illusoire. M. Berlusconi a fait fortune pour lui-même, pas pour son pays. En France aussi, les millionnaires Hersant et Tapie sont liés aux médias. Si les médias sont convoités par des gens ou des groupes fortunés, cela n'est pas pour soutenir les déshérités, mais plutôt pour gagner de l'influence. Il n'est donc pas toujours facile de séparer l'info de l'intox.

Pendant longtemps les Israéliens ont été présentés comme étant menacés de disparition et d'être jetés à la mer par de méchants Arabes. La guerre des Six Jours a finalement montré que c'était l'inverse. L'intox est très généralement le fait de

ceux qui tiennent le couteau par le manche. Les Palestiniens n'ont guère d'influence sur les médias, même s'ils sont heureusement soutenus par des groupes de personnes révoltés par l'injustice qui leur est faite.

Bien que la croissance économique ait déjà été beaucoup trop loin, la plupart des médias continuent à en faire la promotion. Il est bien rare que radio et TV donnent la parole à ceux qui militent pour la décroissance et en France c'est même le président de la République qui prône la croissance économique comme voie vers la prospérité. La promotion de la croissance économique est aujourd'hui l'intox la plus dangereuse à laquelle sont soumis les citoyens. Faudra-t-il attendre la fin du pétrole ou la destruction de biotopes indispensables à la survie de l'humanité pour que les pouvoirs économiques et politiques comprennent enfin qu'il y a une limite à ce que l'homme peut faire sur cette planète?

L'individu est aujourd'hui capable d'opérer sur des informations reçues un traitement idéologique dont les effets sont assurés. La science se contente finalement de fournir la phraséologie, les idées et les thèmes.

Alexandre Zenoviev

Une autre intox consiste à nous faire croire que l'homme étant malin et ingénieux, il finira toujours par trouver, grâce à la science, le moyen de remédier aux difficultés qu'il crée. C'est oublier que la vie échappe complètement à la compréhension humaine. Il n'y a pas de «science du vivant» contrairement à ce que l'on prétend dans nos universités. Le postulat d'objectivité de la nature, fondement de la science actuelle, ne s'applique pas à la vie. Il est grand temps de le réaliser.

Pierre Lehman

Toujours un peu plus d'intox et un peu moins d'info

Les médias: info ou intox? Une question fort intéressante par les temps qui courent mais combien complexe car il ne faut pas tomber dans les extrêmes et déclarer que tout est mauvais. Il n'y a aucun doute que l'information n'est plus ce qu'elle devrait être si elle l'a été, à savoir juste et égale à l'événement qu'elle rapporte, sans sensationnalisme aucun. L'information est toujours de plus en plus rapide, réduite et floue.

Il est vrai aussi que la majorité des gens n'ont que les médias qu'ils méritent, souvent superficiels et très peu instructifs sur la situation au plan local, national et international: «du vite fait mal fait ou plus ou moins bien fait?»

Vendre pour se faire de l'argent et qu'importe la qualité de l'information. Pour ces médias, la caisse doit se remplir et pour cela ils sont prêts à inventer ou mentir pour se faire du «fric». Selon eux, personne ne va aller contrôler si c'est de l'info ou de l'intox. Du moment que c'est dans le journal, à la radio ou à la télé cela devient parole «d'Évangile», crédo de lecteur, d'auditeur ou de télé-spectateur. Les gens en général sont devenus des drogués du journal et qu'importe ce qu'ils lisent dans leurs «canards» qui coûtent de plus en plus cher.

Mais il faut dire qu'il y a déjà un certain temps que l'on commence à se poser de vraies questions sur la manière d'informer, ne serait-ce que pour être en adéquation avec l'exigence de la vraie démocratie. Il faut bien informer les citoyennes et les citoyens sur les réalités de la politique de là où ils vivent et sur le comportement des politiciens en exercice afin qu'ils puissent faire un choix qui réponde à leurs attentes et à leurs besoins civiques, économiques et sociaux.

C'est pour cela que je soutiens Médiapart pour la transparence de sa démarche qui est très dérangeante pour l'oligarchie politique en France. Les investigations que ses journalistes ont mené et mènent encore ont éclairé les planqués de la politique

française, tous partis confondus. L'ami Plenel doit à chaque fois faire attention pour ne pas passer pour un donneur de leçon et bien rester un journaliste d'investigation au service de l'information pour la bonne santé de la démocratie.

Où en sommes-nous par rapport à cette exigence de probité journalistique?

Il est triste de constater que rares sont les médias qui répondent à cette déontologie à cause, disent-ils, des problèmes économiques. Les publicités ne paient plus et si elles paient elles les obligent à une ligne rédactionnelle qui est souvent loin des réalités qui se vivent dans le monde.

L'information, c'est le pouvoir.

John Grisham, *Le contrat*

Heureusement qu'il y a l'internet qui permet plus de liberté au niveau de l'information qui n'est plus sous la domination des groupes de presse qui veulent posséder le monopole de l'information. Car qui détient l'information a la main sur tout, que ce soit l'économie, les finances et la politique locale, nationale ou internationale. Ces grands «trusts» sont la plaie de la démocratie qui doit se nourrir de transparence. Ils corrompent l'information. Ils la distribuent et l'orientent à leur guise, rendant le commun des mortels totalement désinformé et incapable de se faire une idée juste sur ce qui se passe dans sa société et au-delà à travers le monde.

Par le biais de l'internet, il y a des gens qui informent souvent de manière benévole. Là aussi, il faut trier dans la masse d'information qui circule, mais au moins il y a le choix. Ce qu'il faut, c'est éduquer les gens à chercher l'information dont ils ont besoin pour être au clair par rapport à ce que vit le monde dans tous les domaines.

Il faut signaler aujourd'hui l'existence bienvenue de quelques sites qui proposent un journal avec un contenu

sur un ou plusieurs sujets définis par le lecteur, c'est-à-dire un journal avec info à la carte.

Est-ce la bonne réponse pour une bonne information et qu'est-ce qu'une bonne information?

Je suis particulièrement enchanté par le fameux Manifeste XXI. Pour moi qui aspire encore à un journalisme fouillé, sérieux, documenté, proche du terrain, témoin des événements du monde et critique à leur égard, ce fut une très bonne nouvelle. Très attaché à un journalisme d'enquête et de reportage, ce manifeste arriva comme un cadeau du ciel. Il fit résonner en moi la fibre de l'espoir, la naissance d'un média citoyen ou le journalisme regagnerait toute sa crédibilité dans son rôle d'intermédiaire, de «média-teur», entre la réalité du monde et la société civile.

Je saisis l'occasion pour faire écho à la citation du philosophe Ichida Tatsuru parue dans le supplément de Zoom Japon du printemps 2012: «*Ce dont les médias ont besoin actuellement c'est de chair. Pour que les médias reviennent à la vie. Ils n'ont pas d'autres choix que de redevenir des êtres vivants.*» Il faut enfin que le journalisme retrouve une cohérence et une signification et c'est ainsi que la «grande presse» retrouvera des vrais lecteurs et rétablira une relation de confiance dit encore Ichida Tatsuru.

Pour conclure, je ne peux que souscrire à ces principes quand je pense comment j'ai pu être traité par les médias dans mon identité, mon histoire, ma dignité, ma liberté et ma foi. Tout est présenté sans nuance, avec préjugés et amalgames. Je ne peux que me réjouir de constater qu'il y a des journalistes qui militent pour des médias plus responsables et vraiment engagés pour servir l'information au sens propre du terme et par la même la démocratie.

A votre question «Médias: info ou intox?», je réponds: je veux de l'info pour guérir le monde des maux que lui a infligé l'intox!

Hafid Ouairi

Les médias, reflet des Hommes

Chaque jour, les médias nous annoncent des naissances, des décès, des accidents, des meurtres, des sous-alimentés, des gagnants au loto, des espèces en voie de disparition, des Lindsey en cure de désintoxication, des Johnny sur le billard, des épouses à la cuisine, des femmes d'affaires en réunion, des mamies qui jouent au bridge, des mamans qui tiennent leur enfant par la main, et des frères qui jouent aux billes, le voisin qui claque et la belle-mère qui débarque. Tous les jours, nous entendons, nous voyons, nous touchons au malheur et au bonheur du monde. La télévision, la radio, les journaux et Internet nous conditionnent pourtant à n'entendre et voir que les mauvaises nouvelles, elles-mêmes bien plus nombreuses que les bonnes.

Le bonheur veut tout le monde heureux.

Victor Hugo

«Oh, je vous vois venir, vous allez m'affirmer que vous êtes très heureux pour votre antipathique voisin qui vient de gagner à la loterie, et que de toute façon, vous n'auriez pas su quoi faire de tout cet argent». Mais inutile de jouer les «Salauds», Sartre nous le dit assez bien. «Pourquoi lui, pourquoi pas moi? La vie est injuste, qu'ai-je fait pour mériter ça?» Voilà quelles phrases vous allez vous répéter pendant des semaines, des années, dans le secret de vos pensées. Et le jour où ce voisin perdra un proche de sa famille, ou perdra ses millions, vous regarderez la scène de loin, avec un air affecté, tandis que votre égo blessé se réjouira de son malheur bien mérité après tout ce bonheur injustement gagné.

Comme Winnie par le miel, nous sommes attirés par le malheur d'autrui, qui nous reconforte dans notre propre infortune. Nous lisons les journaux, nous regardons les nouvelles à la télévision, nous écoutons la radio, et nous surfons sur le net car nous avons comme ça tous la certitude qu'il y a plus malheureux que soi sur cette Terre. Nous avons

besoin de voir le malheur d'autrui pour apprécier notre humble et modeste vie; des hypocrites égoïstes qui vivent leur rêve devant leur poste tv, et ouvrent leur journal à la rubrique nécrologique. Tels des vautours, des rapaces affamés, nous sautons sans vergogne sur chaque petit morceau de calamité, que nous nous mettons sous la dent afin de profiter de sa croustillante saveur: et hop! Une jeune fille disparaît, un accident de car avec vingt âmes innocentes qui décèdent, un séisme aux E.-U., un grand sportif dopé, et une secte qui a toujours plus d'adeptes.

Pourtant, de telles pensées ne sont pas le fruit du hasard, nous sommes des Hommes et c'est l'une des insoutenables imperfections de notre nature: négatif au possible. Imperfections que nous faisons tout pour cacher. Derrière nos complets sur mesures et nos lunettes bien ajustées, nous prônons la réussite alors que nous vivons dans une société en plein échec, échec visible entre les lignes des journaux, sur les sites Internet, à la télévision et à la radio. Alors, pour parvenir à contrer ces imperfections, nous nous réfugions dans la perfection factice, des magazines people et autres qui étalent la vie des stars en manque de célébrité qui nous font parfois plus pitié qu'envie, noyées dans leur monde de fêtes permanentes.

Le seul bonheur qu'on a vient du bonheur qu'on donne.

Edouard Pailleron

Nous autres, jeunes gens de cette époque, devenons donc alors tributaires de cette perfection à jamais inatteignable, prêchée tous les jours par ces publicités mensongères, ces magazines qui disent vendre du rêve. Du rêve perverti et corrompu par les photographies retouchées, les pilules amaigrissantes, la gonflette à coup d'hélium, et les hormones en tablettes. Que deviennent alors les plus faibles et influençables d'entre nous? Et bien ils perdent

petit à petit espoir et l'envie de vivre leurs rêves, car ils passent leur temps à rêver leur vie, à chercher une perfection qui n'existe qu'au creux de leurs insaisissables pensées et de ces infernaux magazines, machines de fausses vies et de perfection irréelle.

La confiance disparaît. Ils ne sont plus capables d'aimer que par écrans interposés, les fesses vissées sur une chaise de bureau, plus de risques, nous pouvons vivre maintenant une relation sur Internet. Ils deviennent alors une page, un profil parmi tant d'autres insatisfaits. Insatisfaits dans l'amour comme dans le travail. Commence alors souvent une longue et frustrante attente du bonheur. Cette espérance de moments meilleurs animés par quelques visites chez le psychologue, la prise d'antidépresseurs, de somnifères, anéantis par les regrets des occasions perdues qui submergent les cœurs. Scotchés devant leur poste tv, le temps semble long et court à la fois. Mais lorsque ce fameux temps les rattrape, alors qu'ils sont toujours vissés sur leur canapé, ils constatent avec effroi qu'ils ne sont plus si jeunes que ça. Cela donne naissance à de grands frustrés, seuls et sans amour, qui passeront leur vieillesse à jouer aux «Vieux cons», comme dirait Prévert. Ils s'évertueront à leur tour à décourager la jeunesse dont ils auront eux-mêmes fait partie jadis.

Peut-être qu'un jour, nous, les Hommes imparfaits, arriverons à nous réjouir du bonheur d'autrui, et à regarder le positif plutôt que le négatif. Saurons-nous ranger dans le placard de l'oubli tout ce que véhiculent les médias de nos jours et qui nous empoisonne la vie? Armons-nous de sagesse et de patience. Mais ce jour-là, serons-nous encore des Hommes?

Aurore Girardet

Il faut que l'information prévale

«La principale mission du journaliste est d'informer», rappelait souvent le regretté Roger de Diesbach, chantre de la qualité professionnelle face aux «futilités» de la société de consommation. Le journaliste doit en effet informer, c'est ce que lui commande – entre autres principes – sa charte fondamentale (la Déclaration des droits et des devoirs). Mais comment peut-il le faire de manière totalement indépendante alors qu'il est lié par fidélité à son employeur? Un cri d'alarme a déjà été lancé il y a bientôt dix ans. Sous l'enseigne d'«Info en danger», plus de 600 professionnels des médias romands avaient alors signé un appel en faveur de la qualité et de leur indépendance face aux pressions économiques imposées par leurs employeurs. Plusieurs directions et rédacteurs en chef de journaux ont ainsi été pris la main dans le sac, en favorisant l'un ou l'autre de leurs annonceurs, au mépris de la noble mission d'information. Le Conseil suisse de la presse a tranché en faveur de la qualité et de l'indépendance.

Je ne peux plus supporter le traitement de l'information par les médias. Un événement, de préférence sordide, et hop, les journalistes se précipitent sur place pour rien voir et tout dire... On interview le voisin de palier, le buraliste, la mère du petit copain de l'école de l'enfant; puis ensuite vient l'heure des fameux «spécialistes et experts».

Extrait d'une lettre de lecteur publiée dans *Marianne*

Le diable se niche dans les détails. Pourquoi parler du «BCN Tour» en parlant d'une célèbre course à pied populaire du canton de Neuchâtel alors que le «Tour du canton» suffit à la compréhension générale? La Banque cantonale neuchâteloise ne dit pas merci pour cette publicité gratuite. Peu de lecteurs s'en offusquent réellement. Que dire aussi des pressions imposées aux journalistes

pour ne pas dénoncer les défauts de communication ou les erreurs des entreprises privées? Les employeurs du monde médiatique sont souvent les cordonniers les plus mal chaussés dans ce domaine.

La fidélité à son employeur est certes un élément essentiel dans l'exercice de la profession de journaliste. Les éditeurs et leur partenaire social – l'organisation professionnelle Impressum – en discutent souvent, sans forcément toujours concilier leurs points de vue. Les journalistes ont toujours refusé de transiger sur le contenu de leur déontologie face aux éditeurs, et cela est bien ainsi. Mais il peut arriver que leur journal se transforme en acteur de la société, en faisant valoir ses propres intérêts économiques ou politiques. La frontière entre l'information et l'intox peut ainsi devenir poreuse. Récemment encore, une compagnie d'assurance a organisé un séminaire destiné aux acteurs de la vie économique, politique, sociale et associative du canton de Neuchâtel. Un grand rassemblement de décideurs, qui ne débouche en fait que sur un *laudatio* journalistique sans distance critique. «Le canton de Neuchâtel a du talent», ont clamé les quotidiens cantonaux à leurs lecteurs. «Fort bien, mais pourquoi a-t-il autant dysfonctionné ces quatre dernières années?». Telle est la question que les journalistes auraient dû traiter à l'appui de cette grand-messe cravatée.

Pourquoi les lecteurs des journaux n'ont-ils finalement que peu accès au débat critique? Simplement parce que les journalistes ne s'y aventurent pas suffisamment. Ceux-ci prétextent souvent qu'ils n'en ont pas le temps. Leur travail quotidien est en effet fait de tâches multiples, imposées souvent par l'évolution des techniques de fabrication des journaux et leur rentabilité économique. Et la meilleure des enquêtes ne garantit pas forcément l'explosion des ventes au numéro.

Cette noble mission d'information n'est pas objective. La rédaction d'un article dépend en premier lieu de la sensibilité de son auteur et de son appréciation personnelle du sujet traité. A cet égard, les traitements

différenciés des présumés problèmes de santé du candidat au Conseil d'Etat neuchâtelois Yvan Perrin ne révèlent pas la vérité dans son intégralité. Avoir l'occasion d'«intoxiquer» le lectorat est tentant. La frontière entre une information légitime et une appréciation subjective des qualités d'une personne publique est poreuse.

En dépit des perfectionnements électroniques, il ad- vient parfois que la bonne vieille feuille imprimée soit le moyen d'information le plus pratique.

Arthur Charles Clarke

La profession de journaliste est dans de sales draps. Son indépendance est attaquée par le business de la publicité. Ses acquis salariaux en Suisse romande viennent de plus d'être remis en question par la dénonciation, par les éditeurs, de la convention collective de travail, alors qu'un semblable accord n'existe plus depuis de longues années en Suisse alémanique. Les journalistes les plus expérimentés éprouvent énormément de peine à se faire engager. Ils sont souvent contraints de se reconvertir professionnellement. La voie du journalisme libre n'est que rarement lucrative. La justice et la police suivent très attentivement l'évolution de leurs rapports avec la presse. La formation académique des journalistes en Suisse est dispersée et soumise aux contingences budgétaires des universités.

Pourtant, la profession reste attrayante, voire prestigieuse. Non pas parce qu'elle procure un accès aisé «aux grands de ce monde» ou qu'elle jouit d'avantages pécuniers particuliers. Non! Justement parce qu'elle permet à la société de se regarder dans un miroir. Encore faut-il, pour cela, que l'information prévale. C'est ce que Roger de Diesbach, qui a quitté ce monde trop tôt en 2009, affirmait déjà.

Philippe Chopard
Journaliste indépendant

Encore une question, M. Patrick Aebischer...

Qui le veut peut observer la stupidité avec laquelle pensent, jugent et agissent aujourd'hui en politique, en art, en religion et dans les problèmes généraux de la vie et du monde les «hommes de science».

José Ortega y Gasset: *La révolte des masses* (1930), *Les belles lettres*, 2010 Paris

La grande presse, quand elle n'est pas censurée, permet aux populations de comprendre le monde dans lequel ils vivent. En Suisse, elle leur est essentielle pour apprendre ce que deviennent leurs impôts et leurs services publics. Les informations officielles que leur octroie l'Etat sont trop rares et confidentielles pour les renseigner.

Les quotidiens «indépendants» restent donc indispensables et la liberté de presse doit être jalousement défendue. Cependant, des dangers la menacent: la privatisation aux fins de distiller les vues de leurs seuls propriétaires et l'abdication face aux pressions de leurs annonceurs, qui les incitent à ternir leurs pages de publicités aussi invasives que rebutantes.

Mais le mal ne se limite pas au battage commercial; de plus en plus d'articles et d'interviews véhiculent la publicité camouflée que s'offrent les «hommes de science» qu'évoque Gasset. Leurs interviews sont un moyen d'imposer leurs choix personnels, leurs promoteurs, voire leurs impostures. Prenons pour exemple des extraits de celles de M. Patrick Aebischer (PA), président de l'EPFL, en en citant des extraits:

Verbiage – En multipliant américanimes, sigles, marques, abréviations ou expressions incongrues telles que: *Maximisation des outputs scientifiques, Promotion interne concurrentielle*, les pigeons de ce jargon abandonnent la partie. Car rares sont les journalistes qui osent demander au Maître de leur expliciter les termes de *génomique, transgénique, sciences de la vie* (sic!), *neurosciences, biomatériaux, thérapie génique* et autres dadas dont PA se délecte. C'est pourquoi, faute d'avoir été dûment informé, le contribuable a été incapable de prévenir et juguler les péripéties de leur Haute-Ecole Lémanique depuis que PA a pris la tête de l'EPFL dès 1999.

Provocation – Le coup de force qu'il opéra a été d'une telle brutalité que la population en fut déconcertée. Pourtant, elle n'ose plus se demander comment le changement d'orientation à 180° de l'Ecole Polytechnique en *Ecole Polyclinique* – comme on l'a dit – a pu se faire sans débats, ni consultations citoyennes. «Patrick Aebischer développe un point de vue essentiellement centré sur l'individu (et principalement sur ses dimensions biomédicales), en ne prenant pas en compte l'environnement socio-économique et culturel dans lequel il vit» (réf. Mythe-Alzheimer, web 23.4.10). A lire les propos de ce médecin, il semble vouloir limiter sa mission à la promotion commerciale de ses protégés,

sponsors et autres pharmas et prétend vouloir guérir diabète, obésité, hémophilie, anémie, Parkinson, Alzheimer, épilepsie, psychoses... Sont-ce là les maux qui déciment actuellement l'humanité? Les recherches permettant de prévenir toutes les pathologies et pour tous ceux qui en souffrent ne priment-elles pas sur celles qui se limitent à en réparer quelques-unes au seul avantage d'une minorité de nantis?

Intimidations – Notre interviewé multiplie ses menaces contre les étudiants et les chercheurs qui n'en feraient pas assez pour son succès: *il existe des instruments pour mesurer la productivité scientifique d'un chercheur* (AGEFI, 28.2.2000), dit-il. Pourquoi le journaliste omet-il de lui demander comment il mesurerait leur probité, qualité socialement plus nécessaire que son ambiguë productivité? *Je rencontre de plus en plus de jeunes qui ont envie de créer une société* (Bilan, 1.2000). Mais «Quelle société, les siennes ou la nôtre?» n'osent leur demander les journalistes! *A titre personnel, je serais ravi de voir des Ferrari sur le parking de l'EPFL* (L'AGEFI, 28.2.2000). Que ne leur rappellent-ils pas qu'un bon tram dessert le site et que les Ferrari ne se prêtent guère au covoiturage!

Affairiste – *Je suis scientifique et entrepreneur*, dit-il, qui veut *allécher les grandes compagnies pharmaceutiques, le marché étant de l'ordre de trois milliards de dollars par an* (Allez savoir n° 7, 1.97). *Ainsi, nous avons notre mot à dire sur les choix stratégiques d'investissements en recherche* (Coopération, 21.6.2000). La population n'aurait-elle pas davantage son mot à dire quant aux choix des recherches qu'elle juge prioritaires?

Individualiste – *Nous devons pouvoir nous profiler rapidement dans des domaines tels que les nanotechnologies et la génomique fonctionnelle [...]* Mais nous avons besoin de l'autonomie et de la souplesse nécessaire pour y parvenir (Ibid). «Autonome»? L'EPFL ne serait-elle plus un service public? Certes, déplore-t-il, mais *il existe toujours un danger de mainmise du politique sur l'académique* (Bilan, 1.2000)... et quid de la mainmise de l'académique sur le politique? A la question: *et vous souhaitez toujours remplacer le nom de l'EPFL par Swisstech?*, notre Fribourgeois s'empêtré: *Oui, car personne ne peut prononcer EPFL à l'étranger... Mon rêve serait d'avoir deux labels, Swisstech Zurich et Swisstech Lausanne*. Et pourquoi pas «Biotech» tant qu'on y est?

Après cela, on ne s'étonnera ni du désarroi de la population ni de celui d'un patron quelque peu lucide: *PA c'est le genre d'homme qui est toujours sûr d'avoir raison, même lorsque la réalité le contredit* (André Kudelski à propos de PA, L'Hebdo, 16.3.2000). Espérons que demain, cette «réalité contredite» nous épargnera le prix exorbitant des errements du président.

François Iselin

Télé réalité (puisque telle est la réalité)

L'émotion la submerge. La voix s'éraïlle. On la cadre au plus près. On palpe l'émotion. Zoom sur l'intime. Elle parle d'elle. Ses mots s'emballent. Elle parle de sa vie. De la vraie vie. De la vie des vrais gens. Et celle qui s'exprime à la gorge qui se noue. A l'annonce de son cancer, le mari a fichu le camp. La voilà en plan avec deux enfants à charge. Sans boulot. Exactement ce qui est arrivé à celle qui la regarde. Elle aussi est passée du poste de travail au poste de télé. Les larmes viennent simultanément à l'œil que l'on filme et à l'œil qui regarde. Ici l'ombre. Les quidams parlent aux quidams.

Une psy redit ce qui vient d'être dit, sans trop se mouiller. Elle ratisse large. Avec ses mots de spécialiste qui sait tout sur tout. Qui comprend tout. Em pathique comme pas deux, elle s'éternise. Alors l'animatrice reprend le micro pour traduire en quelques mots ce que tout le monde avait compris. Elle aussi a la larme à l'œil. Elle aussi vient d'être lâchée. Elle vient de faire la couv' de la presse people.

Au travers de l'écran, rien ne sépare plus les uns des autres. On est entre soi. On vibre ensemble. On se ressemble. Comme unis. La vie se voit comme elle se vit. On communique. La vraie vie des vrais gens. L'avis des gens.

On traque le peuple sur le trottoir. Et le peuple qui n'en sait guère plus que le peuple qui le regarde ou qui l'écoute, s'exprime à la sortie des supermarchés. Qu'est-ce qu'il dit le peuple en rendant son caddie? Il dit ce que l'ON pense que tout le monde pense. ON l'a choisi pour ça. Celui-ci plutôt que celui-là. Il colle plus au sujet. Et celle-là qui s'apprêtait à monter dans sa bagnole passe encore mieux que le précédent. Elle fait plus vrai. ON a ciblé juste. Quelle est la question? Celle que l'ON suppose que tout le monde se pose. Alors, au micro que l'ON tend, à la caméra que l'ON braque, l'interviewée, l'heureuse élue répond. Etre une minute, une minute seulement, belle, belle, belle et... comme tout le monde à la fois! chanterait Brel.

Le trottoir a remplacé perchoirs et préchoirs. Tout le monde a droit à la parole désormais. La source sûre s'est

tarie. On se passe de l'avis autorisé. Sauf pour faire décor. Les personnages labellisés donneront désormais leur point de vue dans tous les domaines, autres que le leur. Qu'ils soient footballeurs, acteurs, généticiens ou neurologues, tous s'exprimeront sur tout et n'importe quoi dès qu'ils sont sous les lights. «*Beaucoup de gens parlent en attendant de trouver quelque chose à dire*», écrivait Guitry. Certes. «*Mais c'est pas parce qu'on n'a rien à dire qu'on doit fermer sa gueule*», clamait Audiard.

*Nous nous changeons l'un
l'autre, à nous sentir en-
semble
Vivre et brûler d'un feu in-
tensément humain,
Et dans notre être où l'avenir
espère et tremble,
Nous ébauchons le cœur de
l'homme de demain.*

Emile Verhaeren,
Les flammes hautes

Télé réalité. Telle est la réalité.

Autrefois, Jean Rostand avait fait une curieuse expérience. Les grillons verts sont grands et performants. Mais solitaires. Les grillons gris sont petits et se contentent d'être simplement fonctionnels. Ils vivent en communauté. Le savant obligea des grillons verts à cohabiter dans un espace restreint. Rapidement les grillons verts mutèrent en grillons gris. Plus proche de nous, Henri Laborit fit une autre expérience. Il mit un rat dans une cage dont le sol était un grillage. Une porte correspondait avec une autre cage, sans grillage. Il envoya un courant électrique dans la première cage. Le rat fébrile chercha la sortie et la trouva. Rassuré, il se calma. Même expérience avec le même rat. Courant électrique, mais l'issue est fermée. Le rat fit un cancer. Enfin, dernière formule, il mit un premier rat, courant électrique, porte ouverte, même résultat rassurant. Puis il remit ce rat dans la première cage, en ajouta un second. Courant électrique. Porte fermée. Les rats se battent. Il ouvre la porte. Les rats continuent de se battre et ne trouvent pas l'issue...

Suffit de remplacer la cage par un loft ou la jungle. Et d'y mettre des humains devant une caméra. ON se chamaïlle. ON s'empoigne. ON était vert, ON devient gris. Et l'ON voit ça chez soi, confortablement installé dans un canapé, en grignotant des chips. ON voit de tout. ON montre tout. La salle de bains crasseuse qu'ON n'arrive plus à nettoyer, l'appartement que l'ON décore mal, les enfants que l'ON s'échange. Ceux que l'ON n'arrive pas à élever. Comment l'ON vivait deux siècles en arrière dans la montagne. Comment l'ON s'aime dans les prés. Comment ON cuisine dans les chaudières.

La vie qui va... L'avis qui vient...

Quand ON entend ce qu'ON entend et qu'ON voit ce qu'ON voit, ON a bien raison de penser ce qu'ON pense!

*C'est seulement dans l'ima-
gination des hommes que
toute vérité trouve une vie
indéniable et réelle.*

Joseph Conrad,
Souvenirs personnels

Ce miroir, tout compte fait, même s'il nous est tendu d'une manière préfigurée, toujours avec le même angle, la caméra suivant invariablement la même pente sans jamais la remonter, n'est-il pas, quand même, un miroir? Plus fidèle, finalement, que ce qu'en diraient tous les spécialistes réunis? ON nous montre ce que l'On est. Foncièrement. L'humain. Le bougre d'humain. L'humain vulgaire. Sans ce vulgaire, pas d'humain. Mais l'humain n'est pas que ce fond-là. A trop se voir en ce miroir, il risque de s'y dissoudre. Un recul est indispensable. D'où, de qui, et comment nous viendra-t-il? Quelle pensée possible? Quelle imagination pour une autre image?

Serge Heughebaert, écrivain

Derniers ouvrages parus de Serge Heughebaert:

La dérive des îles (roman), Ed. l'Age d'Homme, Lausanne

Quand la vie vole en éclats (Essai), Ed. Eclectica, Genève.

La chasse au scoop est permanente

Selon le Larousse en couleurs, la définition du mot «scoop» est la suivante: mot anglais, information importante ou sensationnelle donnée en exclusivité par une agence de presse ou un journaliste.

Le premier but du scoop est d'informer évidemment, de donner vie à un événement qui peut changer le cours de notre histoire à nous, lecteurs, lectrices. Mais, on sent tout de suite que bien d'autres raisons viennent se greffer sur l'idée d'informer. La chasse au scoop est permanente, quotidienne. Elle est si rapide que, de nos jours, on n'a plus guère le temps, ni même la volonté de vérifier l'authenticité du scoop. Le nombre d'exemplaires pouvant être vendus entre immédiatement en première ligne de rentabilité. La renommée du journaliste qui signe le scoop peut devenir brusquement planétaire et donc sa vie se transformer au même titre que ses finances. On voit bien que l'argent entre dans le jeu de l'information et que par attractivité du gain on est vite tenté de créer le scoop, de le fabriquer afin de donner au journal et à ses artisans des chances de

faire éclater sa renommée, ses résultats financiers.

Annoncer, sans en référer à l'intéressée, la grossesse d'une star ou d'une princesse, est devenu chose courante, peu importe si dans les jours qui suivent les personnes mises en cause lancent un démenti péremptoire. Pire et plus pervers, on annonce l'exécution d'un certain nombre d'otages. L'information passe à la télévision, dans toute la presse, mais le lendemain les gouvernements impliqués démentent avec fausses preuves à l'appui. Mais, la rumeur est lancée et elle plonge des familles dans le désespoir, des pays dans la discrimination mondiale, et les médias s'astreignent à maintenir et augmenter leur pouvoir délétère. Alors que l'éthique du journaliste est en réalité d'une grande noblesse, la violence dans laquelle nous sommes plongés depuis de nombreuses années, déchire les sentiments les plus respectables, effrite les règles de vérité, d'indépendance, de courage, d'investigation qui régissent, devraient régir, la belle vocation du journalisme.

Christian Campiche, rédacteur en chef du *Magazine des médias*, No. 01 de 2013: écrit: «En 1976 déjà, Maurice Chappaz dénonçait dans son livre *Les Maque-reaux des cimes blanches* l'aplaventrisme des journaux face aux notaires et magistrats impliqués dans le bradage du territoire valaisan.»

Aujourd'hui, un état de crise mondiale semble légitimer les scoops les plus tapageurs afin de donner la pâture quotidienne à un lectorat abruti par la surabondance d'annonces, de publicités, de récits racoleurs, et en même temps il existe encore des pays où la censure est si impérieuse que les peuples sont maintenus dans l'ignorance afin de mieux les soumettre à des régimes de dictature.

Le sujet est si complexe qu'il faudrait avoir recours aux plus grands philosophes pour ne pas en sortir totalement déboussolé. Et pourtant, chaque jour, je passe des heures et des heures à tenter de m'informer.

Mousse Boulanger

Crise et dettes: refusons le fatalisme!

Les socialistes chrétiens romands se sont récemment réunis à Yverdon pour évoquer le problème de la dette des Etats européens. Cette journée d'étude a été principalement consacrée à une information sur les mécanismes qui ont conduit à la situation actuelle, sans que soit négligée la réflexion sur les solutions que les socialistes peuvent proposer pour rétablir l'équilibre.

Dimitri Andronicos, doctorant en éthique contemporaine et assistant à la faculté de théologie de Genève, a proposé une réflexion sur le caractère prétendument inéluctable de la crise, qui durerait depuis quatre décennies. Une forme de désespoir s'installe donc, avec la tentation de croire que seule l'austérité permettra d'en sortir. Les dettes publiques, qui servent pourtant à construire l'Etat, deviennent honteuses: il faut donc sanctionner, par cette austérité, les citoyens qui ont abusé des bienfaits du parapluie social. N'y a-t-il donc plus d'espérance? Faut-il vraiment faire confiance aux lois du marché?

Pour le professeur Paul Dembinski, de l'Université de Fribourg, la financiarisation de l'économie a changé fondamentalement la donne depuis les années 70: on vit dans l'illusion d'une bonne gestion des risques et de profits financiers qui diminuent la nécessité du travail. Mais cela a pour conséquence une fuite en avant avec notamment la volonté de consommer aujourd'hui ce que l'on paiera demain. Le besoin croissant de prestations sociales crée des emplois, mais une illusion de croissance. Les dettes des Etats ne sont plus remboursables. Une inflation pourrait permettre de les effacer, mais elle serait catastrophique pour la classe moyenne. Il faudrait donc oser annuler ces dettes d'un coup de crayon pour repartir sur des bases plus saines.

Député socialiste et économiste, Samuel Bendahan propose un programme d'action excluant que la population européenne indemnise les banques qui ont prêté de l'argent aux Etats très endettés à des taux élevés justement pour financer le risque pris! Il faut également faire cesser la concurrence fiscale qui prive les Etats de ressources importantes et ne pas craindre les investissements qui rapportent à long terme de l'argent et surtout du bien-être. Il imagine aussi que le capital des sociétés soit progressivement socialisé (1% par année). Et termine en relevant que l'austérité qu'on veut imposer aux Grecs ou aux Portugais n'a aucune chance de les motiver pour construire une nouvelle économie.

Comme la discussion l'a montré, les socialistes chrétiens ne croient pas à l'inéluctabilité de la situation économique, ni à la responsabilité des populations défavorisées à qui on tente de faire payer la crise. Ils appellent les politiciens à assumer leurs devoirs et leurs compétences, au lieu de baisser les bras au prétexte que l'économie mondialisée leur a échappé.

Jean-François Martin,
secrétaire de la FRSC

Les diffuseurs d'annonces

Dans l'idéal, les médias devraient remplir au moins trois principales fonctions. En premier lieu, ils sont supposés nous informer de ce qui se passe près de chez nous, ainsi que dans le vaste monde. La deuxième fonction des médias n'est pas des moindres, ils ont un autre rôle, tout aussi important, c'est celui d'éduquer les populations en portant à leur connaissance les avancées techniques, scientifiques, sociales et autres précieuses informations concernant le quotidien. Enfin, le troisième rôle des médias est de divertir ses lecteurs, téléspectateurs ou autres auditeurs.

Mais, en réalité, quel est le véritable rôle joué par les médias de tous bords, plus précisément dans cette médiation du savoir, de l'éducation et du divertissement? Je pense que c'est selon le degré de liberté qui règne dans les différents Etats, ce qui veut dire que c'est selon le climat politique ambiant. Et c'est la raison pour laquelle les médias revêtent des rôles variés et sensiblement différents d'un pays à un autre. Il ne faut pas perdre de vue que les médias peuvent être également des moyens de communication, d'endoctrinement et de désinformation qui peuvent servir une cause ou une autre. Ils distribuent donc des messages politiques, informatifs, éducatifs, divertissants, sans oublier les messages publicitaires vantant les bienfaits d'une marque, à des publics divers et variés. C'est le propre, en effet, des médias dans nos sociétés actuelles, modernes, dites du savoir ou de la connaissance. Mais, en y regardant bien, leur rôle est tout de même un peu plus complexe.

Si l'on prend par exemple le cas des médias publicitaires de masse, la propagation se fait dans le sens «un vers tous», c'est-à-dire que le message est émis par un seul et unique émetteur, qu'il soit un professionnel de la production, de la mise en scène ou d'une quelconque manifestation artistique, afin d'informer le plus grand nombre. Dans ce rôle d'informateur, on peut dire que les médias d'aujourd'hui remplissent plus ou moins bien leur fonction.

Mais cette vision des médias comme «diffuseurs d'annonces» est très réductrice. Pour ce qui est de l'information politique nationale ou internationale, les médias devraient informer plus objectivement le public; or ils travaillent pour le plus offrant! La liberté de la presse devrait s'astreindre à ne diffuser que de l'information juste et vérifiée. Elle devrait être fondée sur des principes moraux, tant pour le journaliste que pour les lecteurs: car informer ne veut pas dire salir, souiller, introduire des suppositions, faire de la surenchère, créer l'événement à sa sauce. En clair, cela s'appelle faire de l'audience, du chiffre. Ceux qui agissent ainsi au sein de cette noble profession ne sont pas de vrais journalistes, ce ne sont que des scribouillards commerciaux! Comment le peuple peut-il développer son sens critique, si l'article ou le contenu du prêt-à-gober est dépourvu d'une analyse de fond, objective, avec du pour et du contre, laissant ainsi au lecteur un espace de liberté pour se faire sa propre opinion sur un sujet ou un autre.

Messieurs les journalistes, les fonctions «copier-coller» devraient être bloquées sur vos ordinateurs. A quoi vous sert-il d'avoir une multitude de sources, de supports si, au bout du compte, l'information est partout la même? Je fais allusion, bien en-

tendu, à la propagation de la pensée unique. Grâce, ou à cause du bat-tage médiatique, ils font naître en nous un sentiment d'appartenance, d'identification, puisqu'ils font en sorte que nous nous référions aux mêmes spectacles, aux mêmes textes, si bien que nous finissons par avoir un imaginaire commun... et ça, c'est terrifiant!

Pourtant, les médias remplissent bien d'autres fonctions, celle de la mémoire, par exemple, ils gardent la trace de certaines informations, ce qui constitue au fil du temps, des archives, certes incomplètes, destinées aux générations futures. Ils ont également un pouvoir important sur tout ce que l'on doit lire, voir ou savoir, qu'il s'agisse d'œuvres littéraires, de films, d'expositions ou de thèmes, dits à la mode. Ils sont rassembleurs de foules, puisqu'ils déterminent des courants de pensée et génèrent des débats d'idées, seule ombre au tableau, cette dictature de l'image qui en fait, nous soumet en permanence à des représentations mentales universelles. Finalement, je dirais que le métier de journaliste est une profession très difficile. Essayez d'être humble et intègre et n'oubliez jamais que lorsque l'on ne sait pas... il est préférable de se taire!

Emilie Salamin-Amar

LE BILLET DE REMY COSANDEY

Des larmes de crocodile hypocrites

Ainsi donc, le puissant groupe de presse Tamedia envisage d'économiser 18 millions de francs en Suisse romande. Conséquence: une centaine de journalistes licenciés et la pluralité de la presse encore un peu plus menacée. Aussitôt, les gouvernements vaudois et genevois poussent de hauts cris et réclament des mesures plus souples. Bravo aux politiciens et politiciennes de droite qui s'engagent pour le maintien d'une presse libre et diversifiée. Mais, à mon avis, il serait encore mieux qu'ils œuvrent en amont et qu'ils dénoncent un système qui a fait passer le profit (rentabilité de 15% chez Tamedia) avant la déontologie. Ce ne sont pas les dérives qu'il faut accuser mais le système capitaliste qui les permet. Ce jour-là, mais pas avant, nous serons sensibles aux larmes de crocodile versées par certains de nos gouvernants! Dans L'Impartial du 30 mars, le dessinateur Vincent L'Epée a résumé la situation en une caricature: il a simplement changé les 5 premières lettres du mot «Journalisme» qui devient ainsi «Capitalisme».

Les médias dans la tourmente

Qui que nous soyons, nous avons tous une opinion bien arrêtée sur les médias, puisque participant chacun plus ou moins assidûment à cette société du spectacle. Austère ou boulimique consommateur, nous ne pouvons échapper à l'inondation des messages et à son imprégnation à dose variable dans les esprits. Il ne reste plus qu'une portion congrue de liberté dans le choix du volume de bouillon qu'on accepte d'avalier, pour se nourrir d'infos, pour se divertir de tout et en tout temps.

A part quelques publications, émissions, reportages et films qui sauvent l'honneur des métiers concernés, la majorité des supports sont soumis aux lois marchandes, mise à la botte d'intérêts dits «supérieurs». Parmi les multiples métiers qui jalonnent la production, les journalistes sont les premiers à subir l'entreprise de mise au pas, dictée par le pouvoir marchand dans la presse écrite et visuelle. Pour beaucoup, leur résistance est un combat permanent et difficile et ils exercent un des métiers les plus dangereux au monde. La frustration est une constance, l'esquive un art consommé, la responsabilité lourde et le parcours pour sa survie conditionné par l'air du temps, les effets de mode, les consignes directoriales. Que tous ceux qui luttent pour préserver une

véritable déontologie dans le métier trouvent ici toute ma considération: ils sont indispensables à la démocratie.

Une démocratie forte et adulte accepte et respecte les contre-pouvoirs. La presse, quel que soit son support, en est un. Sa mission est d'apporter des informations d'intérêt public aux citoyens pour qu'ils soient libres dans leurs choix et autonomes dans leurs décisions. Le cadre dans lequel elle l'exerce est le droit de la presse qui, par ses spécificités, respecte et protège ce nécessaire droit de savoir du peuple souverain. Nous ne sommes ni des juges ni des policiers, mais des lanceurs d'alerte.

Edwy Plenel, *Mediapart*

Un des constats qui m'interpelle le plus est l'invasion des écrans dans notre quotidien. Observons leur multiplication dans tous les lieux, publics comme privés, les poches, les sacs, les bus,

les rues, les bureaux, aujourd'hui les tracteurs. Il n'est pas rare de voir quatre personnes dans un salon, avec trois portables sur les genoux et l'écran de télé allumée pour la dernière... quatre planètes différentes sur le même sofa, interagissant ponctuellement, se faisant sauter chacun dans le monde des autres à une vitesse qui décoiffe...

Cette extraordinaire profusion dehors, dedans, avec les oreillettes dans les esgourdes, les pouces tambourinant dessus, le nez toujours baissé, fait perdre le sens du contact. Derrière les images vraies, fausses ou trafiquées, on arrache le citoyen à ce qui l'entoure directement et lui présente des messages qui s'entrechoquent, se contredisent à tout va: conseils à l'envers du bon sens, comportements asociaux et grossiers dans les pubs, info/contre-info sans suivis. On sent bien qu'on ne devrait jamais, en tant que parent, laisser un enfant seul devant un écran mais décoder avec lui les messages distillés, le ramener à la réalité dans certains cas, l'aider à rêver dans d'autres: autant dire un travail de Sisyphe.

Je suis particulièrement perplexe pour les nouvelles générations qui, chaque année, arrivent dans le monde adulte avec des réflexes électroniques toujours plus précoces. Ils se font de plus en plus rares ceux qui auront pu, durant leur enfance, construire une cabane dans le jardin, planter des choux ou se faire une idée approximative de l'histoire humaine. On voit débarquer des jeunes fort doués pour télécharger à tour de bras, jouer avec leurs acquisitions gratuites, mais passablement démunis à faire usage de tournevis, de pincettes ou de couteau à pain. Le bon sens pratique, les connaissances premières pour développer une réflexion personnelle deviennent denrées rares; les médias, tous supports confondus se chargent d'entretenir l'illusion de la réalité, font entrer la virtualisation du monde dans l'esprit de notre jeune public.

Cette propension à multiplier les écrans capte toutes les attentions, divertit et aspire les derniers temps libres pour réfléchir, rêver, créer. Cet état hors-sol qui s'est imposé à nos enfants en particulier, mais à la société dans son ensemble, n'offre pas les meilleurs auspices pour trouver des solutions judicieuses aux grands défis qui conditionnent notre avenir.

Edith Samba

LETTRÉ OUVERTE AUX LOBBYISTES...

Bientôt la fin du moratoire sur les OGM?

Vous avez fait votre travail, Messieurs les lobbyistes: motiver le Conseil fédéral à tenter d'introduire les OGM sur sol suisse. L'énergie du désespoir donne des ailes et ouvre grand le dictionnaire: obscurantisme... Le mot est lâché! Il sonne comme une injure et peut-être avec lui pensez-vous détenir une arme imparable: donner honte! Dans un autre contexte, c'eût été efficace. Mais là, il y a juste un tout petit problème: ni le peuple, ni les agriculteurs, premiers concernés, ne veulent des OGM...

Les années ont démontré qu'ils ne servent qu'à enrichir ceux qui les vendent en rendant dépendants ceux qui les achètent et doivent, en plus, acquérir les pesticides qui leurs sont liés. Aucun avantage, réellement. Et énorme déficit dans la biodiversité. Et en Inde, suicide de milliers de cultivateurs de coton, acculés par les dettes, puisqu'ils doivent racheter les semences GM chaque année, sans même bénéficier de meilleures récoltes...

Cela finit par se savoir, et vous ne l'ignorez pas. Energie du désespoir, Messieurs les lobbyistes...

Pour une fois, vous n'arriverez probablement pas à vos fins!

Colette Hein Vinard
2037 Montezillon

Les choses advenues et le bruit qui en court...

Cette définition de l'information est de Théophraste Renaudot qui fit paraître le 30 mai 1631 le premier numéro hebdomadaire de la «Gazette». Quatre pages de 22 centimètres sur 16, avec quelques nouvelles du jour: «*Le Roy de Perse, avec 15'000 chevaux et 50'000 hommes, assiége Diele, à deux journées de Babylone. Le temps est maussade et les prévisions pas fameuses pour les prochains jours.*».

Molière, Boileau, La Bruyère comptent parmi les 1200 lecteurs de la «Gazette». «Les choses advenues et le bruit qui en court!» Tout est déjà dit. La réalité, les faits et leur relation dans les récits, les nouvelles.

L'objectivité

La question revient sempiternellement. Le journaliste doit-il être objectif? Dans le domaine de la science, plus personne ne parle de vérité au sens absolu: elle est désormais reconnue inaccessible. Elle a entraîné dans sa chute celle de l'objectivité.

On ne peut reprocher aux médias d'avoir et de défendre des opinions. En revanche, on attend d'eux qu'ils s'efforcent à l'impartialité dans la relation des faits. Cela signifie l'attitude de qui voit les choses sans parti pris, de qui est capable de rendre des faits de la façon la plus complète possible, sans omettre ce qui le gêne.

Le métier d'informer suppose d'apprendre à penser, contre soi-même. On doit se garder de ses préjugés, accueillir la contradiction, encaisser la critique, varier les approches, multiplier à l'infini les curiosités et s'intéresser à ce qui nous paraît le plus éloigné de nos intérêts. Simplement, l'ouverture, la pluralité et l'humilité devraient guider les plumes, les paroles et les images des informateurs. La démocratie dépend de cette attitude responsable.

L'info spectacle

Ryszard Kapuscinski, journaliste polonais respecté au sein de la profession, déclarait: «*Autrefois, la véracité d'une nouvelle représentait la plus grande valeur.*» Il relayait ainsi Hannah Arendt qui prétendait que «*La vérité est le critère le plus élevé de la pensée.*».

Aujourd'hui, les responsables des médias ne demandent plus qu'une information soit vraie, mais qu'elle soit intéressante.

Autrement dit, le spectaculaire, l'émotion priment.

Depuis quelque temps, le mélange des genres fleurit sur nos écrans, dans les radios. Il s'agit d'un mariage apparemment contre nature entre l'information et le divertissement. Il arrive cependant que l'animateur, respectant les règles déontologiques élémentaires, parvienne à jongler entre l'humour, le people et l'actualité prétendue sérieuse avec brio, ce qui séduit un large public. Après tout, le genre n'est pas rejetable simplement par esprit sectaire ou corporatiste.

Observons que la chanson, intelligemment commentée, constitue une permanente chronique du temps ordinaire. C'est une singularité dans le quotidien humain.

Les compagnons d'Ulysse sont rendus fous par le chant des sirènes. Horace a poli le genre. Les bardes gaulois s'illustrèrent dans la satire. Après les trouvères

et les troubadours, au XVII^e siècle, sur le Pont Neuf à Paris, les chanteurs de rue ont commencé à interpréter des airs à la mode en distribuant les textes aux badauds. On se mit à surveiller le chanteur subversif. Un rapport de police de 1751 indique que les chanteurs «ajoutent souvent ce qui n'est pas dans la chanson». Autrement dit, les chanteurs colportent des nouvelles que le pouvoir voulait cacher au peuple. Ils faisaient un travail journalistique.

Aujourd'hui, il convient d'informer et surtout de vendre. Le talent le plus respecté chez les dirigeants médiatiques, c'est la capacité non pas à obtenir l'information pertinente et à l'expliquer, mais à faire de la mise en scène et à vendre l'information.

Les médias doivent retrouver leurs valeurs et s'affranchir de la gangue publicitaire et marketing pour faire revivre l'information.

Jacques Donzel

Il y a 73 ans, l'essor écrivait à propos de la liberté de la presse

«*L'essor fait ses écoles et il est aux prises avec la censure qui lui inflige un blâme sévère et le menace de le soumettre au contrôle préventif à la moindre récidive. L'essor s'étonne un peu. Il avait tâché de satisfaire aux exigences et il avait amendé déjà plus d'un passage dans les textes qui ont été imprimés. Et puis il lit les journaux, ses confrères, il voit ce qui s'imprime et il pourrait citer tel article qui en dit pour le moins autant que ce que disent les lignes incriminées.*»

Pourquoi est-on si sévère et si impatient envers lui? En bonne conscience *l'essor* pense qu'il est digne de figurer parmi les journaux qui, d'après la définition du Conseil fédéral, se soumettent à la discipline nécessaire, quitte à recevoir, si par erreur ou accident ils ont failli, une observation de nos autorités de surveillance. Oui, messieurs de la censure, au lieu de nous regarder comme chien et chat, tendons-nous la main de fraternelle collaboration. Si vous avez accepté les fonctions de police qui vous ont été confiées, c'est sans doute et uniquement pour servir la patrie; mais nous aussi: croyez-le bien nous sommes de bons Suisses, et nous avons la même ambition. [...]

Le problème à résoudre n'est d'ailleurs pas commode. Le Conseil fédéral nous invite à considérer notre pays comme une petite tache blanche, de la forme que l'on sait, sur un immense champ noir. On nous prie d'attacher notre regard sur cette tache en ignorant tout ce qui l'entoure, comme si rien de ces choses périphériques ne nous concernaient. [...]

Le Conseil fédéral nous invite à user de prudence et de dignité, c'est ce que nous nous efforçons de faire. [...] Nous pouvons nous y aider les uns les autres, mais on n'obtiendra rien de bon par voie de simples prescriptions autoritaires et de brimades à l'égard des bons citoyens.»

Extraits de «Collaborons plutôt», éditorial de l'essor du 19 juillet 1940, signé par le rédacteur général.

Comment les médias présentent les Noirs

Première constatation

Parlons de quasi-monopole. Les médias sont principalement dans les mains des Blancs. Donc les Noirs n'ont aucun moyen de faire pression, de modifier ces procédés injustes.

Deuxième constatation

Parlons de la construction de l'information. Lors de la diffusion d'images claires, dites supraliminales, les médias optent souvent pour des représentations du Noir négatives. Juliette Smeralda: *«Parallèlement à ces manifestations surnoisées (les images subliminales), les médias ont recours aux procédés supraliminaux, pour pérenniser l'image du Noir misérable, incompetent, sale et ignorant (voir les images des journaux TV, qui sont montrées au plus fort de l'audience): le téléspectateur a le temps de se repaître de l'image du Noir dégradé qui lui est exposé dans toute sa surface et en toute impunité. L'objectif de ce dernier procédé est d'entretenir et de pérenniser les stéréotypes négatifs et les préjugés anti-Noirs. Lorsqu'il ne s'agit pas de rendre le Noir inconsistant (place très marginale qui lui est concédée sur l'image), il s'agit d'entretenir de la méfiance ou de la peur à son endroit, d'augmenter le sentiment d'antipathie envers lui, d'empêcher que ne se crée un sentiment d'identification et d'empathie chez les Blancs envers lui».*

Troisième constatation

Parlons de temps de parole. Si on appelle à la télévision un expert Blanc, on lui donne deux minutes de parole. Si on appelle un expert Noir, on lui donne cinquante secondes. De cette manière, le téléspectateur, le Blanc comme le Noir, est conforté dans l'idée que les intelligents sont les Blancs.

Quatrième constatation

Parlons d'instrumentalisation. Dans la publicité, le Noir est souvent un faire-valoir. Dans un rôle subalterne, il soutient la présence importante du Blanc. Quand le Noir «occupe l'espace, son image est bien souvent récupérée et mise au service d'intentions qui le dépassent: faire-valoir, touche exotique, trait d'humour, repoussoir, sexe symbole, alibi social ou figure ancestrale» (Sylvie Chalaye).

Cinquième constatation

Parlons du choix des sujets. «Corruption, pauvreté, polygamie, désordres familiaux... font partie des «mauvaises nouvelles» qui constituent le plus souvent la seule forme de couverture médiatique accordées aux «communautés» noires. Les stéréotypes y tiennent lieu de contenu. Le grand public est victime de ces procédés perpétrés par une information unilatéralement produite. Les rares reportages consacrés à quelques activités culturelles demandent, pour être informé de leur diffusion, que l'on soit aux aguets. Les Noirs ne sont jamais invités à commenter les grandes questions d'intérêt public. Lorsqu'ils apparaissent dans des revues ou dans des émissions, ils sont très rarement dans les sections prestigieuses consacrées aux affaires et au style de vie, mais plutôt dans les sections informations, musique et sport».

Sixième constatation

Parlons d'une vidange nécessaire. Les stéréotypes sont véhiculés par l'éducation en général. On les hérite comme on attrape une mycose aux pieds. Il n'y a pas de honte à en avoir, il y a de la honte à les garder... On lit dans Ahmed Channouf: *«L'on peut objectivement refuser des stéréotypes parce qu'on les trouve infondés, mais s'ils font partie de l'héritage collectif de la société dans laquelle on vit, ils sont automatiquement activés, dès que l'on aperçoit un membre du groupe concerné par ceux-ci. Ces stéréotypes activés malgré nous, de manière non consciente, peuvent biaiser nos jugements envers les personnes concernées».* Smeralda: *«Les stéréotypes raciaux opèrent, en effet, implicitement et le plus souvent, en contournant les valeurs de l'individu».* En effet, il peut y avoir *«un conflit entre les attitudes et les croyances associées à un système de valeurs égalitaires, et les attitudes et croyances négatives non avouées envers les Noirs».* Je dirais que les stéréotypes constituent une espèce de ballast qu'on traîne avec soi. Par des actions conscientes, par des rencontres, on parvient à les détruire peu à peu. Long travail. Tâche nécessaire.

Smeralda insiste sur le fait que les Noirs téléspectateurs reçoivent également ces «traitements», ce qui a un effet psychologique catastrophique: *«Les Noirs sont, autant que les Blancs, «consommateurs» de ces procédés, dont ils sont cependant les seuls à être les (victimes-)cibles. L'on peut anticiper leurs effets pervers sur leur autoreprésentation (ils partagent sur eux-mêmes les mêmes clichés négatifs que les Blancs), et l'on peut envisager d'aborder les (présupposés ou réels) complexes du Noir comme une conséquence objective de ces procédés médiatiques... La structuration des mécanismes du racisme anti-Noir opère donc de manière symétrique chez les Blancs et les Noirs, mais la cible est l'Autre pour le spectateur Blanc, tandis qu'elle est «le même» pour le (télé)spectateur Noir, qui se construit ainsi étranger à soi-même».* Plus loin: *«Discreditée, délégitimée, distordue, rendue peu respectable et ainsi peu consistante aux yeux des Noirs eux-mêmes, leur propre image, sur laquelle ils manquent de contrôle, provoque en eux des frustrations énormes pouvant aller jusqu'à une totale perte d'estime de soi; un sentiment d'impuissance; une forme de dépersonnalisation insidieuse aux effets difficilement mesurables...». Le Noir «a du mal à spontanément se construire en tant que sujet doté de valeurs propres et d'estime de soi, en tant que personne totale».*

Les citations sans indication de source sont de Juliette Smeralda, tirées des ACTES de la Première Conférence Européenne sur le racisme anti-Noir (fr), Carrefour de Réflexion et d'Action sur le Racisme anti-Noir (CRAN), Berne, 2008.

Ce texte est extrait de l'ouvrage à paraître intitulé
«L'évêque, le footballeur et l'irénologue»
de Mireille Grosjean

Cette fois, en finir avec la démocratie

Susan George, Le rapport Lugano II, Seuil, Paris, 2012.



«Ils» veulent en finir avec la démocratie, ou
... Ils mettent un terme à la souveraineté nationale».

Avec une ironie cinglante et grinçante, Susan George met en présence les mandants et les experts du néolibéralisme, qui non seulement ne font rien pour sauver la planète, mais encore font tout pour saper la souveraineté nationale. Ceux qui tirent les ficelles du MEN ont réussi à faire triompher la finance, le CO2 et la pollution. Il y a dix ans, selon l'auteure, il aurait été possible de contrer le changement climatique, mais rien n'a été fait, au contraire¹. Certains prédisent que le réchauffe-

ment climatique pourrait atteindre 4°-5°, ce qui pourrait éliminer 90% de l'humanité...

Les tenants du MEN (Modèle élitiste/économique néolibéral), fondé par Friedrich von Hayek et consorts², ont tout fait pour exproprier la démocratie. Ils appliquent la stratégie SSS (secrète, sournoise et soudaine)³, par exemple lors de la crise des *subprimes*, ils ont pillé l'Etat pour «sauver» les banques⁴. Ils passent par-dessus le vote des peuples: la France, les Pays-Bas et l'Irlande avaient voté contre le Traité de Lisbonne, dans un premier temps. Sous leur impulsion, Bruxelles a réussi à mettre la main

sur le budget des Etats membres avec cette double règle: maximum 3% (du PIB) de déficit budgétaire et maximum 60% (du PIB) de dette souveraine.

Dans son langage satirique, Susan George appelle les dirigeants du *New Labour* de Blair des gangsters, et cite l'un d'eux: «*Nous sommes tous des thatchériens*». Elle met en garde contre le *Tea party* des Etats-Unis, qui ne viserait rien de moins qu'à supprimer l'Etat. Elle persifle également le *Good Club* de Bill Gates⁵, qui sous couvert d'une «révolution verte en Afrique» prétend imposer au continent berceau de l'humanité la famine et l'exclusion sociale à grande échelle (avec la complicité de Monsanto)... et produire de l'éthanol⁶.

L'ironie au second degré de la «grande dame de l'altermondialisme»⁷ fera-t-elle avancer la lutte contre les ploutocrates?

Théo Buss

¹ Aucun effort sérieux pour sortir des énergies fossiles, affirme-t-elle, après avoir analysé les 500 plus grandes entreprises mondiales.

² Réunis dans la Société du Mont-Pèlerin, du nom de leur premier lieu de réunion secrète: Milton Friedman et ses *Chicago boys* qui inspiraient Pinochet, Ronald Reagan, Margaret Thatcher, pour ne citer que ceux-là.

³ cf. Naomi Klein: La stratégie du choc – La montée d'un capitalisme du désastre, Actes Sud, 2008.

⁴ Ce que Michael Moore a décrit comme la plus grande escroquerie de l'histoire, dans son film *Capitalism: A Love story*.

⁵ Lequel a réuni les multimilliardaires David Rockefeller, Warren Buffet, George Soros, Michael Bloomberg, Ted Turner avec Oprah Winfrey, au domicile de Paul Nurse, prix Nobel de biologie.

⁶ A partir de canne à sucre, de maïs et d'huile de palme.

⁷ Auteure du premier «Rapport de Lugano», Fayard, 2000.

A méditer

Notre Dame des Landes

Désinformation médiatique et stigmatisation des opposants

Le 16 octobre dernier, l'évacuation militaire et policière par des centaines de CRS et de gardes mobiles des occupants de la Zad (zone d'aménagement différé réservée au futur aéroport, que les opposants ont rebaptisée Zone à défendre) de Notre Dame des Landes est d'une ampleur sans précédent: l'Etat français n'a pas hésité à employer les grands moyens en déployant plus de 1000 CRS et gendarmes sur la zone. L'objectif était de frapper fort autant physiquement que psychologiquement. Les forces de l'ordre ont envoyé, au mépris du moindre protocole légal, des grenades assourdissantes et des flashballs. Un mois

plus tard, le 24 novembre, la violence a été telle qu'on a pu compter une centaine de blessés dont une trentaine gravement. Cette répression n'a pas obtenu l'effet escompté par le gouvernement. Elle a au contraire amplifié le mouvement et renforcé les liens entre opposants. A partir de décembre, le gouvernement Hollande a changé de tactique et il applique une répression plus discrète et plus insidieuse en utilisant une stratégie d'usure: contrôles de police incessants, fouilles, saccages des cabanes des manifestants, arrestations, perquisitions, mises en examen sous les prétextes les plus futiles, interdictions de séjour.

Face à cette désinformation, il est de notre devoir de mettre au grand jour ce qui se passe, étendre les solidarités et informer des échéances du mouvement. Pour l'Etat bourgeois, il s'agit de réprimer toute lutte et de développer les moyens de répression les plus divers, comme lieu d'expérimentation. Pour le mouvement social, la résistance constitue un exemple déterminant qui permettra de faire connaître les délits de dissimulation que veut développer l'ordre établi.

Pierrette Iselin



Tallin offre la gratuité des transports publics à ses habitants

Peut-être qu'un pays issu de l'économie soviétique mais qui en est sorti il y a plus de 20 ans et se porte très bien aujourd'hui, semble-t-il, arrive mieux à réaliser que les services publics ne sont pas destinés à faire des bénéfiques, mais à servir la population, comme leur nom l'indique.

Transmis par Colette Heim Vinard, janvier 2013

L'eau potable, ça change la vie...

Au Mozambique, grâce au soutien de SOLIDAR, le village de Chibabava possède désormais un puits creusé à 50 mètres de profondeur qui l'alimente en eau potable, dispensant ainsi les femmes de longs trajets quotidiens à la recherche d'eau. Ce puits est un projet communautaire: les villageois ont décidé ensemble de son emplacement et se chargent ensemble de son entretien.

SOLIDAR, Œuvre Suisse d'Entraide Ouvrière, décembre 2012

Quand la diaspora se mouille pour son pays

Le prix «Diaspora et développement», décerné pour la première

fois par la Fédération genevoise de coopération et son homologue vaudoise, a récompensé une association: «La Savoir au village» sise à Chernex (Vaud). En 2009, une jeune suisse-marocaine et sa mère ont lancé dans leur village d'origine au Maroc un projet de «Partage des Savoirs», en l'occurrence l'alphabétisation des femmes en berbère et en arabe. Après trois ans, les progrès sont perceptibles: les femmes osent s'exprimer dans la sphère publique, l'absentéisme des enfants a beaucoup diminué, leurs mères se rendant mieux compte de l'importance de la scolarité. Le prix Diaspora, modeste (2500 francs), servira à rendre visible ce type de coopération entre les migrants et leur pays d'origine et à mettre à leur disposition des formations en matière d'aide au développement. A l'automne 2012, une vingtaine d'associations ont participé au premier cycle de formation. L'expérience sera rééditée en août 2013.

D'après *Le Courrier*, 2-3 février 2013

Une histoire de mercure...

Le 20 janvier dernier, la Radio suisse romande, premier programme, annonçait qu'un accord contre le mercure et ses effets nocifs venait d'être signé entre 140 pays à Ge-

nève. Bonne nouvelle mais affaire à suivre...

Priorité à la langue française

Le Conseil d'Etat neuchâtelois en a marre de voir le mot «sale» affiché dans les vitrines en période de soldes. Il propose donc d'interdire ce mot anglais, proposition saluée par les associations de défense de la langue française. Mais une commission du Grand Conseil ne l'entend pas ainsi et refuse de bannir ce mot. La décision finale appartiendra au législatif cantonal dans sa séance plénière. Qui aura raison: l'Etat qui s'attaque à un anglicisme de mauvais goût ou les représentants des grands magasins qui craignent une augmentation des coûts pour leurs campagnes nationales, souvent rédigées en anglais? *L'essor* attend impatiemment ce verdict. Pour sa part, il a déjà banni depuis longtemps tous les anglicismes.

D'après *L'Impartial*, 19 mars 2013

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15.

Merci!

La peur, l'insécurité et la délation

La dégradation de la situation économique, l'évolution (négative la plupart du temps) des mœurs et la démission d'une partie des parents ont contribué à augmenter le nombre des délits et des incivilités. Partout, et plus particulièrement dans les villes, règnent la peur et un sentiment d'insécurité. Parfois, il est justifié, d'autre fois il est complètement disproportionné. Par exemple, une enquête de la Police neuchâteloise a montré que le sentiment d'insécurité était le plus marqué à La Brévine, commune qui compte le moins de délits! Pour faire face à la situation, les autorités multiplient les caméras

de surveillance, les agences privées foisonnent (il y a plus d'agents privés que de policiers) et les armuriers vendent leurs produits comme des petits pains! Il y a quelques années, on découvrait que des millions de personnes habitant en Suisse avaient été fichées. Qu'en est-il aujourd'hui? Vous désirez vous exprimer à ce sujet? Alors, n'hésitez pas à envoyer vos contributions au rédacteur de *l'essor* (voir adresse ci-contre).

L' e s s o r

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; redaction@journal-lessor.ch

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
François Iselin, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.-
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L' e s s o r - ISSN 1023-5663

déla i p o u r l e p r o c h a i n n u m é r o : 15 m a i 2013
p r o c h a i n f o r u m : L a p e u r , l ' i n s é c u r i t é e t l a d é l a t i o n